Quatre sénateurs de gauche ont échoué, ce sont : MM. Roger-Marvaise et Denis, qui ont été remplacés par des sénateurs de droite.

Dumesnil et Ferciosi, ont été battus par des opportunistes.

Les nouveaux sénateurs de gauche sont : MM. Trarieux (Gironde), Lisbonne (Hérault), Nioche (Indre-et-Loire), Rey (Isère), Lelièvre (Jura), Pazot, L'Huiller (Landes), Raymond, Brunon (Loire), Cochery, Fousset (Loiret), Durand (Lot-et-Garonne), Margaine (Marne), Bizot de Fonteny (Haute-Marne), Screpel, Claeys (Nord), Lesueur (Constantine), Cyprien, Chaix (Hautes-Alpes).

Les sénateurs de droite qui ont demandé et qui n'ont pas obtenu le renouvellement de leur mandat sont :

MM. de Ravignan, de Gavardie, (tous deux des Landes).

M. Fièvet, sénateur de droite du Nord, qui ne s'est pas représenté a été, on le sait, remplacé par un opportuniste.

Les sénateurs de droite qui ont été réélus sont :

MM. Laplagne et le duc de Fézensac, (Gers) ; l'amiral Véron, (Ille-et-Vilaine) ; Clément, de Bondy, (Indre) ; de Lareinty et Espivent, de la Villeboisnet, Decroix, de Lusinais, (Loire-Inférieure) ; D'Andigné, baron Le Guay. Blavier, (Maire-et-Loire) ; de Kerdrel, de la Monneraye, Fresneau, (Morbihan).

Les nouveaux sénateurs de Droite sont : MM. de la Villegontier, de Callac (Ille-et-Vilaine), Bernard, Dubreil et Lebreton (Mayenne).

Onze députés ont brigué le mandat de sénateurs savoir : MM. Cyprien Chaix dans les Hautes-Alpes; Germain et Calès, dans la Haute-Garonne; Belle, dans l'Indre-et-Loire; Sourignes, dans les Landes; Raymond, dans la Loire; Tassin, dans le Loir-et-Cher, Cochery et Fousset, dans le Loiret; Margaine, dans la Marne; Bizot de Fonteny, dans la Haute-Marne.

Six ont été élus savoir :

MM. Raymond, Cochery, Fousset, Margaine, Bizot de Fonteny et Cyprien Chaix.

Deux anciens sénateurs de droite, MM. de Colombet et Bernard-Dubreil se sont également présentés.

Ce dernier seul a été élu.

TROISIÈME TOUR

OISE

Votants : 1.100

MM. Luçay, dr.	429	voix
Chazelles, dr.	443	»
Franck-Chauveau, g.	625	ELU
Chauvet, g.	514	»

NIÈVRE

Votants : 748

MM. de Lambestin, droite	375	ÉLU
Decray, droite	370	ÉLU
Massé, g.	325	voix
Tevenard, g.	308	»

HAUTE-LOIRE

MM. Malartre, droite	328	voix
Vissaguet, g.	362	ELU
de Lafayette, g.	345	ELU

Résultat total : 61 candidats de gauche et 21 de droite sont élus.

La journée de jeudi a été, dans le Nord, défavorable aux défenseurs des principes de liberté et de progrès social que nous voudrions voir triompher dans le gouvernement du pays.

Les candidats, pourtant si honorables, qui avaient accepté d'inscrire dans leur programme quelques-unes de nos revendications, ont échoué à une majorité relativement faible, mais plus considérable cependant que ne s'y attendaient nos adversaires et que nous ne nous y attendions nous mêmes.

On en avait fait des ennemis de parti pris de la République ; on les a combattus sous cette appellation de « monarchistes » qui n'était certes pas la leur, mais dont les journaux hostiles les avaient affublés malgré eux.

Les vainqueurs appartiennent à cette fraction du parti républicain qu'on est convenu d'appeler « modérée, » mais qui est surtout modérée dans sa résistance, plus apparente que réelle, contre les programmes révolutionnaires.

Le suffrage restreint, si essentiellement « conservateur » du département du Nord, a pris au sérieux cette détestable plaisanterie qui consiste à représenter comme des « *révolutionnaires* » tous les partisans d'une politique autre que celle actuellement suivie par le gouvernement.

C'est avec le bénéfice de cette équivoque, d'ailleurs habilement exploitée par eux, que MM. Merlin, Cirier, Girard, Clayes et Achille Scrépel ont été élus.

Nous souhaitons, pour eux et pour nous, qu'ils se montrent au Sénat de vrais « conservateurs » dans le sens exact et élevé du mot.

Nous leur souhaitons de comprendre que, pour mériter d'être « conservée, » la République doit nous donner enfin bien des réformes et des progrès toujours promis et jamais réalisés.

Nous demandons à ces patriotes de songer à la France avant tout, de toujours se souvenir qu'il y a des Français en dehors de leurs amis politiques et que ces Français ont des droits et des croyances dignes de respect.

Nous engageons ces républicains à ne jamais oublier que plus la République sera libérale et tolérante, plus elle méritera la confiance des bons citoyens.

Dans l'ensemble du pays, la droite gagne quelques sièges sur la gauche.

Mais il y a ce fait à retenir, que dans la plupart des départements, ce sont les candidats républicains se rapprochant du centre gauche qui l'ont emporté.

Il y a là une orientation pour la gauche et un enseignement pour la droite.

ALFRED REBOUX.

LES ÉLECTIONS D'HIER

ET

LA PRESSE

Dix-huit conservateurs sont sortis du Sénat ; vingt-un y rentrent : voilà le résultat du scrutin du 7 janvier 1888 brièvement résumé en chiffres. Voici comment les journaux de ce matin apprécient les élections d'hier.

« Les républicains affectent de se montrer satisfaits, dit le *Soleil*. Ils ne sont pas difficiles. Se réjouir du peu de terrain que l'on a perdu dans une bataille, ne dénote ni une grande ambition, ni beaucoup de confiance en son étoile. Les conquérants sont d'ordinaire plus exigeants; ils ne s'écrient pas : « Quel succès, on ne nous a repris que trois forteresses ! »

. . . . . .

» En réalité, ce n'est pas l'opinion publique actuelle que retiètent les élections d'hier, mais l'opinion publique d'il y a quatre ans. Si les journaux de gauche disaient : « C'est vrai; nous avons perdu sur 1879, mais nous avons gagné sur 1885», on serait autorisé à leur répondre : « Comment le savez-vous ? Le corps électoral que vous venez de consulter ne s'est pas retrempé dans le suffrage universel depuis le mois de mai 1884. Il retarde de dix-sept mois sur celui qui a pris part aux élections législatives générales d'octobre 1885. »

» Pour avoir des élections sénatoriales sincères, il aurait fallu procéder d'abord au renouvellement des conseils municipaux dont les pouvoirs légaux expirent dans quatre mois. Le gouvernement républicain ne l'a pas osé.

» Cela, joint au chant de triomphe qu'il entonne pour n'avoir été que partiellement battu, donne la mesure de la confiance que lui inspire sa propre popularité. »

Le *Petit Moniteur* :

« Nous couchons sur nos positions, et c'est certes satisfaisant, si l'on songe à la guerre implacable faite à nos amis dans les départements, aux difficultés qu'ils ont à surmonter, à la multiplicité des attaques dont ils sont l'objet, privés de tout, dépossédés de tout, tandis que leurs adversaires peuvent disposer à pleines mains des faveurs officielles et récompenser ainsi ceux qui combattent pour eux.

» Nous avons donc le droit de nous féliciter d'un résultat que nous pouvons d'autant mieux considérer à l'égal d'une victoire qu'on nous annonçait une humiliante défaite.

Le *Gaulois* :

« Les élections d'hier prouvent que le pays, non seulement ne s'est pas éloigné des conservateurs, mais encore qu'il s'est rapproché d'eux, en une circonstance, d'où il ne pouvait sortir aucune amélioration à l'état politique. Elles sont un gage de leur succès aux élections générales. »

L'*Autorité* :

« Quand un régime de démocratie ne fait point de conquêtes dans les masses électorales, quand il n'a pour le soutenir, comme la République actuelle, que des stipendiés, et pour chanter ses louanges que des fonctionnaires, il est voué à une catastrophe certaine. On n'établit pas un gouvernement par des negations.

» La République a donc contre elle une armée d'opposition en marche. A chaque manifestation du corps électoral, on la sent s'avancer, gagner du terrain, s'organiser et rallier des combattants.

» Et les élections d'hier ne sont pas faites pour affaiblir les courages ; elles sont, au contraire l'indice d'une victoire prochaine et décisive, qui mettra cette fois en mouvement les gros bataillons du suffrage universel. »

Le *Figaro* :

« Plus que jamais, ces élections démontrent aux républicains combien leur pouvoir est précaire, combien il est impolitique et imprudent de ne pas tenir compte de l'énorme minorité qui est hostile au gouvernement actuel, combien enfin le pays désire peu les expériences auxquelles le convie l'extrême gauche.

» Foin du plaisir que la crainte empoisonne, répond le rat des champs au rat des villes qui lui offre les beautés supérieures de l'anarchisme et la nationalisation du petit enclos paternel.

» L'électeur rural demande qu'on le laisse tranquille : donnez-lui des progrès, vous qui tenez boutique de cette marchandise, mais qu'ils soient lents, méthodiques, qu'ils ne troublent ni sa quiétude, ni son travail.

» Si le pays vous semble moins républicain qu'il y a trois ans, c'est que vous êtes arrivé par vos crises ministérielles fréquentes, par l'instabilité de votre politique, par l'affaissement de l'autorité, à diminuer la sécurité que cette République lui offrait en 1885. »

Passons aux journaux de gauche.

M. Ranc écrit dans le *Matin* :

« Dans les départements, depuis longtemps acquis à la République, nous ne sommes pas entamés ; dans les départements réactionnaires, nous ne gagnons pas de terrain ; dans les départements douteux, il y a plutôt un recul. Il faut voir les choses comme elles sont et ne pas se payer d'illusions. Ce n'est pas un gros succès ; la majorité républicaine du Sénat ne sera pas diminuée, mais cela ne suffit pas pour se réjouir. Il y a de mauvais symptômes.

. . . . . .

» Malgré tout, il n'y a pas lieu d'être trop mécontents. Après la crise présidentielle, après les divisions dont nous avons donné le triste spectacle, on pouvait craindre pis. Les sièges perdus dans l'Ille-et-Vilaine et dans la Mayenne sont regagnés à peu de chose près dans le Nord et dans les Landes. »

L'*Intransigeant* :

« De temps en temps on renouvelle les sénateurs comme on renouvelle l'air dans les chambres de malades. Cette opération a eu lieu hier, et nous avons à constater aujourd'hui que les miasmes qu'on croyait avoir chassés par une fenêtre sont rentrés par une autre.

» Les électeurs sénatoriaux, ayant l'esprit aussi restreint que leur suffrage, nous ont renvoyé les mêmes conservateurs et les mêmes opportunistes, à un ou deux près. Du reste, le suffrage à nous ne savons combien de degrés — au-dessous de zéro — nous en aurait envoyé d'autres, que ces sénateurs entrants eussent ressemblé à s'y méprendre aux sénateurs sortants.

» Qu'une borne soit en pierre meulière ou en pierre de taille, c'est toujours une borne, et si on ne veut pas que les voitures y accrochent, il n'y a qu'à la supprimer. »

La *République française* :

« Notre ambition était de gagner, de faire quelques nouveaux pas en avant, de déloger les réactionnaires de certaines positions qu'ils occupent encore et de n'être délogés nous-mêmes d'aucune des nôtres. Cette espérance, nous l'avouons, s'est trouvée déçue : si les gains équilibrent à peu près les pertes, s'il ne faut pas attacher trop d'importance à une élection comme celle de la Nièvre, où malgré notre majorité numérique, nous avons été battus, il n'en est pas moins très regrettable que le mouvement en avant, qui avait été continu jusqu'à ce jour, se voit trouvé enrayé dans deux départements.

» Le recul est insignifiant ; mais, il y a recul. La victoire républicaine dans l'ensemble est certaine, mais au lieu d'être incomplète, elle eût été complète si la politique intransigeante, comme elle l'a toujours fait, n'avait pas sur plusieurs points, rejeté à droite la partie flottante du corps électoral. »

La *Lanterne* :

« L'élection ne change rien à la situation du Sénat, dit la *Lanterne*. Elle n'a de valeur que comme symptôme. Elle relève la décadence rapide des opportunistes et fait pressentir la débâcle des monarchistes devant le suffrage universel. »

Le *Journal des Débats* :

« Les élections d'hier prouvent que ce n'est pas en se laissant conduire et exploiter par les radicaux que la République achèvera la conquête interrompue du pays. »

Le *Radical* tire du scrutin d'hier la conclusion suivante :

« Le Sénat ne s'améliore pas et les opportunistes aiment mieux voir élire des conservateurs que des radicaux. »

Le *Voltaire* pense que :

« Les progrès de la politique radicale calmeront sans doute plus d'un chaud partisan de la dissolution. »

G. GLANEY.

LE NOUVEAU MINISTRE DE LA MARINE

La nomination du nouveau ministre de la marine n'a pas été sans difficulté. Jeudi matin, à 9 heures, c'est-à-dire quelques instants avant la réunion du conseil de cabinet, le contre-amiral Gervais paraissait tenir la corde, et sa nomination semblait devoir coïncider avec celle de M. Etienne comme sous-secrétaire d'Etat aux colonies.

Une demi heure plus tard, le vice-amiral Krantz était choisi par M. Tirard, et M. Félix Faure devenait sous-secrétaire d'Etat.

Il ne paraît pas douteux que c'est parce que la nomination de M. Etienne eût été mal vue par une certaine fraction de la majorité que M. Félix Faure lui a été préféré.

Quant au contre-amiral Gervais, il remplira auprès du nouveau ministre de la marine les fonctions de chef d'Etat-Major général. On considère cette nomination comme devant être particulièrement agréable aux deux groupes avancées de la gauche.

La tâche essentiellement délicate du nouveau sous-secrétaire d'Etat va être, évidemment, de trancher la question d'extension à Madagascar de la Banque de l'Indo-Chine. Cette question, M. de Mahy l'avait décidée en faveur de notre établissement dans la grande île africaine et cette résolution qui n'a pas rencontré d'approbation parmi ses collègues, aurait, dit-on, précipité sa retraite.

Quoiqu'il en soit, M. Tirard, avant de prendre parti à son égard, entend, paraît-il, pressentir le sentiment des différents groupes de la majorité. En tous cas, la chose semble ne devoir être réglée qu'en conseil des ministres et après un examen spécial. Tel serait aussi l'avis de M. Flourens.

UN PETIT KRACH

A LA BOURSE

Le *Gaulois* publie cet article :

On va lire le récit de l'émotion financière d'hier Nous n'en voulons dire, ici, que le moins de mots possible, et en tirer les trois moralités suivantes :

1° Malgré les krachs successifs qui ont troublé la place et rendu la confiance plus difficile, on a vu, en présence de cette épreuve nouvelle, quelle était la solidité du marché de Paris. Il s'est remis presque aussi vite qu'ému.

Un spéculateur malheureux — imprudent, à coup sûr ; nous ne voulons pas l'accabler sous l'épithète de coupable — était vendeur de 45.000 Rio Tinto, à découvert. Ecrasé par une position supérieure à ses forces, il a sauté de vingt millions. Sur le premier moment de panique, on parlait de dix, puis de quatre maisons de coulisse entraînées dans sa catastrophe. Finalement, aucune maison sérieuse ne paraît complètement compromise.

2° M. Kaltentach — c'est le spéculateur broyé hier — fait preuve de beaucoup de bonne volonté et d'honneur, dans sa chûte. On aura, sur le-champ trente pour cent ; puis trente pour cent un peu plus tard. Voilà qui limite déjà considérablement la blessure du marché.

3° Nous voudrions qu'il nous fût permis de nommer l'homme qui, en cette circonstance, a bien mérité du marché financier. Malheureusement, M. S... a horreur de la publicité.

Sans cette aversion connue, nous nous ferions un devoir de dire comment, à peine eût-il appris le désastre de M. K..., il mit à la disposition de la coulisse, au cours d'hier environ 550, les 45,000 titres dont le spéculateur à bout de voies était vendeur à découvert. On comprend la portée de cette démarche et le sacrifice généreux qu'elle implique. S'il avait fallu courir à tout prix après les 45,000 titres défaillants, ceux-ci pouvaient acquérir des prix fantastiques. Ce n'était plus la raison, c'était la nécessité aveugle qui inscrivait les chiffres de la cote.

M. S... a sauvé la place de cette fièvre furieuse. Déjà, il avait servi son pays en s'y dévouant à la cause de la métallurgie nationale qui bénéficie seule de la hausse du cuivre dont l'Allemagne et l'Angleterre font tous les frais.

En cette place du journal, nous ne connaissons ni la hausse ni la baisse, nous ne sommes ni pour ni contre le mouvement ascensionnel du Rio-Tinto. Nous avons voulu seulement rendre hommage à un bon citoyen, à la solidité de notre marché, et rendre justice aux bonnes intentions par lesquelles un spéculateur abattu essaie de se relever de son mieux.

RIO-TINTO & THARSIS

Les bonnes gens qui vivent loin des colonnes de la Bourse entendent vaguement parler, ces temps derniers, de Rio, de Tharsis, de valeurs qui portent des noms étranges, sans trop s'expliquer pourquoi et comment ces consonnances bizarres sont dans toutes les bouches et excitent l'enthousiasme. Voici à peu près l'historique de ces valeurs.

A une époque peu éloignée de nous, le cuivre avait subi une dépréciation considérable. Tombé à fort peu de chose, les valeurs minières qui le représentaient avaient suivi le mouvement ; le Rio, entre autres, était descendu au-dessous de deux cents francs.

Par suite d'arrangements intervenus, le cuivre vint à monter ; de plus, entre temps, plusieurs mines de cuivre avaient cessé l'exploitation, forcées d'arriver à cette extrémité parce que la production coûtait plus que la consommation ne rapportait.

Les deux seules valeurs minières représentant le cuivre sur le marché parisien étaient le Rio-Tinto et le Tharsis. De là, un mouvement ascensionnel se produisit sur ces valeurs, mouvement facile à prévoir, et duquel profitèrent tous ceux qui étaient un peu au courant des choses de Bourse.

Les gens du monde — ceux qu'on appelle en Bourse les gens de cercle — se mirent sur la valeur avec enthousiasme ; on en achetait pour soi et l'on en faisait acheter à ses amis ; il y avait place pour tout le monde autour du Rio, élevé à la hauteur de valeur à la mode, remplaçant l'Union Générale, le Mobilier Espagnol d'autrefois, le Suez d'il y a dix ans. Contrairement à l'opinion des vrais boursiers, qui prétendent que lorsque les gens de cercle se mettent sur une valeur, ils lui cassent les reins, le Rio montait, montait, donnant la main au Tharsis, et de l'allée des Acacias au foyer des théâtres les plus parisiens, on se rencontrait en se disant de l'un à l'autre :

— Avez-vous du Rio au moins ?

La femme élégante, pour ses étrennes, se faisait acheter cinq cents Rio, et, chaque jour, des émissaires venaient au galop lui apporter les cours ; il se formait des syndicats et, dans la causerie d'après-dîner, au Club, on agitait la question des cuivres.

Pendant ce temps-là, le Rio montait toujours !

LE BAISSIER QUAND MÊME

Au milieu de ces enthousiasmes, par-ci, par-là, se trouvait l'incrédule. L'incrédule était représenté, à la Bourse, par M. Kaltenbach. Qu'est-ce d'abord que M. Kaltenbach ? M. Kaltenbach, d'origine badoise, est un homme élégant, célibataire, environ quarante-cinq ans, type correct d'agioteur, assez distingué, vivant de la vie parisienne et facile, chef de la maison de Banque et commissions Fischer et Kaltenbach.

Il a commencé sa fortune aux Indes, dans les denrées coloniales, et fit ses débuts à la Bourse, vers 1874, par de grosses opérations sur le Suez, qui lui rapportèrent plusieurs millions. Jonglant avec les millions comme ces joueurs à colossales différences, ruinés et refaits en une nuit, que l'on retrouve chaque jour sur le tremplin, M. Kaltenbach n'allait jamais à la Bourse. Il dirigeait ses aides de camp, les remisiers parisiens, du fond de son cabinet, et jouissait d'un crédit colossal. L'opération qu'il affectionnait particulièrement consistait à acheter un peu de ferme sur une valeur et à en revendre deux fois, trois fois, quatre fois autant à prime.

Mis en péril, une première fois, par une énorme spéculation sur les Egypte, il dut recourir à un gros financier parisien qui sauva la situation, ce qui lui permit de se refaire, peu de temps après, sur les cafés : il enleva sept à huit millions de bénéfices.

La hausse du cuivre l'avait trouvé sceptique ; il n'y croyait pas. Malgré les avis réitérés de ceux qui étaient le plus à même de savoir la vérité — et qui, soit dit en passant, dans cette affaire, n'ont trompé personne — il se mit à la baisse résolument. Le mois dernier, il avait eu à régler sur dix mille Rio ; il avait régulièrement payé, et, comme ces joueurs de martingale qui se disent que cela ne peut pas toujours durer, il avait quadruplé ses opérations.

La valeur à la mode lui a porté le coup fatal : la liquidation le trouvait hier vendeur de quarante-cinq mille titres Rio et vingt mille Panama, et, par contre, acheteur de quatre-vingt-seize mille Egypte.

Impossible de régler ses différences ; impossible de fournir les titres, qu'il fallait trouver, coûte que coûte. C'était la déroute, la faillite, le krach, dans lequel, si les gros propriétaires de la valeur voulaient s'en mêler, on allait entraîner vingt ou trente maisons de coulisse de la place de Paris.

LA BOURSE D'HIER

La nouvelle de la débâcle se répandit hier matin même avant Bourse ; ce fut une consternation. Le marché se trouvait arrêté et les bruits les plus bizarres et les plus exagérés circulaient de l'un à l'autre, en grossissant de bouche en bouche. Chacun s'observait du coin de l'œil, et l'on se murmurait à l'oreille le nom des maisons sérieusement frappées.

D'après les pessimistes, il y avait une masse de maisons de coulisse atteintes ; le comité était réuni et le marché des valeurs complètement arrêté ; on citait les noms de ceux dont le saut était indiqué, on exagérant les conséquences : c'était un nouveau krach. Comment trouver les quarante-cinq mille titres ? A qui s'adresser ? Faudrait-il payer le Rio huit et neuf cents francs au prix d'un rubis !

On ignorait les intentions des gros propriétaires de la valeur ; le cours moyen était 550, mais encore, fallait-il se procurer des titres, et qui sait si le syndicat ne saisirait pas l'occasion pour exercer sur les cours une pression désastreuse ?

Enfin, au milieu de ces anxiétés, de ces transes épouvantables, arriva l'heureuse nouvelle. M. S..., chef du syndicat, mais agissant en son nom personnel, livrait les quarante-cinq mille titres au cours moyen et sauvait d'un désastre inévitable la coulisse de Paris.

On put respirer à son aise ; il n'y avait pas à s'occuper de l'issue ; un jour venait à se produire. Plus de morts à déplorer : des blessures à fermer, voilà tout.

Chacun put établir son bilan. Chez quelques-uns, le choc fut encore assez lourd, puisque le gros créancier présentait un chiffre de 980,000 fr., et le plus petit de cent mille environ.

La position sur les Egypte était reprise par deux établissements financiers : quant aux différences sur les valeurs minières, M. Kaltenbach abandonnait tout ce qu'il possédait pour payer et réparer de son mieux les pertes qu'il avait causées.

Les conséquences sont donc considérablement diminuées. Les créanciers toucheront vingt-cinq pour cent immédiats, trente-cinq autres dans un délai fort court et le reste dans un espace de temps un peu plus éloigné.

Le marché parisien pouvait avoir à subir un second krach, à la hausse, cette fois-ci, et tout aussi dangereux que l'autre ; le voilà évité et réduit aux proportions d'une simple oscillation.

Les operations ont été momentanément arrêtées, mais il n'y aura, grâce au ciel, point de grosses catastrophe à déplorer, et, sous peu de jours, la spéculation aura repris sa physionomie habituelle.

Pendant ces cruelles alternatives, le cuivre, en Bourse de Londres, poursuit sa marche ascensionnelle. *Quo non ascendam.*

CHEZ M. LEBEL

Nous nous sommes rendus chez M. Lebel, syndic de la coulisse, 62, rue de Provence.

M. Lebel nous a reçu avec une bonne grâce qu'il nous est agréable de reconnaître, et nous a donné, sur l'évènement d'hier, les renseignements les plus précis.

M. K... était vendeur de 45,000 Rio-Tinto à 360 cours de compensation du mois dernier.

Le cours de compensation de ce mois étant de 540, M. K... perdait 180 francs par titre, soit une somme de huit millions cent mille francs.

Avant-hier soir, tous les coulissiers chez qui M. K... avait une position à la baisse recevaient avis que leur client ne pouvait livrer ses titres ni payer ses différences, et qu'il avait donné tout pouvoir à l'un de ses amis, M. X... pour régler ses divers comptes au mieux des intérêts de tous.

En effet, M... se mit, hier matin, en rapport avec les coulissiers.

La perte totale, Rio et autres valeurs comprises, subie par M. K..., s'élève à dix millions de fr.

M. X... annonça que son mari entendait ne rien faire perdre à ses créanciers.

Il leur verserait comptant 250 0/0 de leur créance ; dans un très bref délai, 35 0/0 et le restant, soit 40 0/0, dans un laps de temps dont la durée aurait à être discutée.

Ce point établi et accepté par les coulissiers, ceux-ci se réuniront sous la présidence de leur syndic pour voir quel serait le moyen le plus pratique de racheter les 45,000 Rio de M. K..., sans qu'un krach à la hausse pût se produire.

Alors parut, comme un *deux ex machina*, M. S..., un gros acheteur de Rio, qui, avec une bonne grâce et un désintéressement auquel la coulisse tout entière de Paris rend un hommage mérité — M. S..., disons-nous, se mit à la disposition du syndicat, et la grosse position de M. K... put être liquidée en une seule Bourse et, pour ainsi dire, de la main à la main.

« La conduite de M. S... a été chevaleresque », ajoute M. Lebel : le mot est peut-être gros, mais il exact. En somme, le désastre de M. K... n'entraînera pas d'autres grands désastres.

Quelques petites maisons de coulisse sauteront, cela est de toute évidence ; mais elles étaient condamnées à une mort certaine.

Un peu plus tôt, un peu plus tard !...

Le autres autres maisons subiront ce choc bravement et sans que leur puissance et leur crédit en soient atteints.

LOUIS LAMBERT.

LA LAÏCISATION

Un nouveau témoignage public et d'une incontestable autorité vient d'être rendu à l'admirable zèle des religieuses hospitalières. Le compte rendu d'une récente séance de la *Société médicale des hôpitaux* (23 décembre) contient le passage suivant :

« M. le président, en annonçant la mort de M Bernutz, membre de la Société, ajoute ceci :

» Notre collègue a légué une somme de 100.000 francs à l'hôpital de sa ville natale, Sedan, dont son père avait été médecin, *mais sous cette clause expresse que le service continuerait à y être fait par des religieuses.*

» En agissant de la sorte, notre collègue a été fidèle aux convictions de toute sa vie. Il a, de plus, confirmé la *protestation méconnue de presque tous les médecins des hôpitaux de Paris contre la laïcisation des services*, protestation motivée exclusivement par l'intérêt des malades, et qui, par ce motif, avait réuni les hommes de toutes les opinions catholiques, protestants, libre-penseurs. »

L'intérêt des malades est évidemment ce qui préoccupe le moins les enragés de la laïcisation ; mais il ne faut pas se lasser de démasquer le caractère mensonger et criminel de cette entreprise, qui est la honte de notre époque.

NOUVELLES DU JOUR

Un incendie à Beauvais

Beauvais, 5 janvier. — Le deuxième tour de scrutin dans l'élection sénatoriale a été interrompu par un incendie qui a éclaté au Palais de Justice, au moment même du vote.

L'incendie a été rapidement éteint par les pompiers aidés de la garnison.

Révélations sur la police secrète allemande à l'étranger

La *France* publie aujourd'hui la liste des chefs de l'espionnage allemand à Paris.

Ils se rencontrent, dit-elle, soit à l'ambassade d'Allemagne, soit chez M. Beeckman, correspondant de la *Gazette nationale* de Berlin, demeurant rue de Compiègne, soit chez M. Otto Brandès, correspondant du *Berliner Tageblatt*, demeurant à Asnières.

On est en droit de se demander, ajoute la *France*, si les autorités françaises prennent tous les mesures de précaution nécessaires contre les agents que l'Allemagne a chez nous. Il a été beaucoup fait en ce sens depuis un ou deux ans, mais l'on n'a pas encore assez fait.

La Suisse qui n'a pas d'aussi bonnes raisons que nous de n'aimer pas les Allemands, vient de donner un excellent exemple, et nous pouvons espérer que la leçon ne sera pas perdue.

Nous empruntons au même journal, sous les réserves les plus formelles et à simple titre de document, la publication des lettres adressées à ce journal par Trautner qui fut autrefois chef de la police militaire prussienne en Belgique.

Dans ces lettres Trautner envoie des documents qui établiraient la connivence de l'Allemagne avec la Belgique pour une guerre franco-allemande.

Voici l'un de ces documents :

Les premiers ordres relatifs à des plans de gares belges datent de la fin de 1885.

Comme étapes sont désignées les gares d'Herbesthal, Verviers, Pepinster, Liège, Namur, Mons.

L'attaque doit avoir lieu sur toute la ligne entre Valenciennes et Longwy.

En mai 1886 : l'entente allemande-belge est complète.

Le gouvernement belge donne tous les renseignements à l'Allemagne. Les espions allemands disparaissent l'un après l'autre.

Ce sont les conseils de Bismarck qui ont poussé le massacreur général van der Smissen (*sic*) à faire tirer sur les grévistes sans sommation.

Les relèvements (*sic*) de la *Lanterne* sont exacts jusque dans les moindres détails. En décembre 1886, du 21 au 24, deux « hauts officiers » du grand général-état prussien (*sic*) sont à Bruxelles.

Pour la forme, on renouvelle la question des fortifications de la Meuse. La Belgique susciterait des grèves dans les bassins de Charleroi, de Mons et du Hainaut.

On enverra des troupes de manière à avoir la frontière française barrée et celle de l'Allemagne ouverte.

Le général Boulanger à Paris

Paris, 5 janvier. — Le général Boulanger est arrivé ce matin à Paris, venant de Clermont-Ferrand.

Une question au ministre de la guerre

Paris, 5 janvier. — On affirme qu'un membre de la droite, M. le baron Reille, aurait l'intention d'adresser au ministre de la guerre une question sur l'état actuel de notre matériel de guerre.

D'autre part, différents membres de la commission du budget ont témoigné l'intention de prier le ministre de leur fournir des explications sur le même sujet quand il se présentera devant la commission pour y conférer du budget de son département.

Les associations

Paris, 6 janvier. — On annonce que M. Sarrien prépare un projet de loi sur les associations en général qu'il soumettra au conseil d'Etat dès qu'il sera terminé. En attendant, le ministre de l'intérieur va saisir la Chambre d'un projet relatif aux associations ouvrières. Il déposera ensuite prochainement, sur le bureau de la Chambre, un projet sur l'assistance publique dans les campagnes.

Arrestation d'un espion allemand en Algérie

On mande de Soukahras qu'un Allemand Hoffmann, a été arrêté à Inseymour et conduit à Soukahras, où il a été mis à la disposition de la justice.

De nombreuses notes et des croquis sur l'Algérie ont été trouvés sur lui.

Il était porteur d'un chèque de Berlin de 1,500 fr., tiré sur le Crédit Lyonnais.

Le jubilé du Pape

Rome, 5 janvier. — Le Pape a dit ce matin la messe à l'autel de la Confession, dans la basilique vaticane, pour les pèlerins italiens.

On comptait dans l'assistance environ vingt mille personnes.

Dans les tribunes se trouvaient la grande duchesse de Toscane, la noblesse romaine avec les princes assistants Colonna et Orsini, vingt cardinaux, environ cent cinquante évêques.

Le Pape a fait à neuf heures son entrée dans la basilique par la chapelle du Saint-Sacrement.

Il était à pied, revêtu du rochet, du camail en velours rouge et de l'étole, et portait la calotte.

Sa Sainteté avait très bonne figure et ne paraissait nullement fatiguée ; elle se tenait très droite.

Après la préparation au bas de l'autel, la messe a commencé.

Le Pape était assisté par les mêmes prélats que dimanche.

Les chambres de Saint-Pierre ont exécuté trois motets.

Après son action de grâces au pied de l'autel, le Pape est remonté à l'autel pour donner la bénédiction solennelle.

Il s'est rendu ensuite dans la sacristie, où le chapitre lui a présenté un magnifique reliquaire pour le chef de saint Jean-Baptiste.

Sur le passage du Pape, devant l'autel de la transfiguration, étaient rangées vingt-cinq bannières.

Le Pape a dit la messe avec le magnifique calice offert par le roi de Portugal ; il portait au doigt un énorme saphir.

En arrivant, en se rendant à la sacristie, en revenant de la basilique pour rentrer dans ses appartements, le Pape a été salué par d'innombrables applaudissements ; des bourrahs formidables, des vivats enthousiastes éclataient partout sur son passage.

M. Gladstone et Léon XIII

On télégraphie de Rome au *Paris* :

« Le bruit d'un prochain voyage à Rome de M. Gladstone est confirmé.

» M. Gladstone a témoigné le désir de voir le pape, et Léon XIII a répondu qu'il s'entretiendrait volontiers avec l'illustre homme d'Etat anglais. »

L'assassin de M. Raynaud

Paris, 5 janvier. — L'assassin de M. Raynaud est toujours absolument calme. Il ne manifeste aucun repentir de la tentative.

M. Carnot, président de la République, a fait prendre ce matin des nouvelles de l'état du directeur de l'école de télégraphie qui est l'un de ses camarades de promotion à l'école polytechnique.

Le revolver dont Milmaud s'est servi est une arme à percussion centrale et provient d'une manufacture américaine.

FEUILLETON DU 7 JANVIER. — 112 —

LE

SECRET DU SQUELETTE

PAR GEORGES PRADEL

TROISIÈME PARTIE

POMPONNE

VIII

Le plan de Flavien

Aux termes de la loi, elle a droit à une partie du trésor découvert, je ne vous propose point de la frustrer, mais je désire qu'elle reste en dehors jusqu'au moment où elle touchera sa part, et que nous n'allions point nous empêtrer dans la glu du fonctionnarisme.

— Parfait... Quel est votre plan ?...

— Je voudrais vous voir partir le plus tôt possible pour Lande-Courte avec Mme Chaudenay et Mlle de Kermor, bien entendu.

— Pour Berthe, c'est très possible, elle ne demande que la campagne et s'ennuie mortellement à Paris, elle me l'a avoué encore hier... Mais pour Elvira ce sera plus dur... Ma femme est un peu mondaine, vous le savez, et comme en cette saison, il y a bien des distractions encore à Paris...

— Si Mlle Berthe suppliait bien sa tante...

— Oh ! elle n'aurait pas le cœur à longtemps lui résister. Enfin, on vaincra ses résistances. Après ?...

— Une fois que vous êtes à Lande-Courte, vous nous invitez, Lafressange et moi, à venir y passer quelques jours... oh ? désormais, il ne nous faudra pas longtemps.

— Parfait !... rien que votre venue et celle de ce cher Lafressange sont faites pour décider Elvira... Mais un prétexte ?... Deux jeunes gens ne quittent pas Paris à cet instant pour venir en Bretagne.

— C'est vrai. Nous ne touchons pas précisément à la saison des bains de mer... Eh ! mais !... Pour ce qui est de Lafressange, il y a la chasse aux oiseaux de passage... et pour moi, j'ai... mon grand ouvrage... Ma série de lettres sur la Bretagne... destinées au *Courrier* et qu'il faudrait cependant décider à entamer. Voilà deux motifs deux prétextes plus que suffisants.

M. Chaudenay opinait de la tête. Les choses s'arrangeaient très bien à son gré.

Tout d'un coup il s'arrêta, et tapant du pied :

— Et la baronne !... Cette pauvre baronne !... que va-t-elle dire ?... que va-t-elle penser ?... en nous voyant partir inopinément pour la Bretagne ?...

Mauroy cherchait sa phrase.

— Mais, finit-il par répondre, vous pouvez bien vous séparer de la baronne durant quelques jours.

— Certainement, certainement ; mais, cela fera énormément de peine à Elvira, elle l'aime comme une sœur.

— Nous verrons combien de temps durera cette affection, gronda Flavien entre ses dents.

Enfin, après nombre de tiraillements, l'oncle Philémon dut se résoudre au sacrifice momentané de la baronne.

— Je ne vous cacherai pas, conclut Mauroy, que je verrais de graves inconvénients à la présence de Mme de Yunka. Elle est très intelligente, très fine, mais aussi très curieuse... Elle reconnaîtra bien vite que nous lui cachons quelque chose... Elle voudra savoir.

Tonton Philémon avança les lèvres.

— Peuh !... fit-il, à tout prendre, en lui recommandant bien le secret.

Bien malgré lui, Flavien Mauroy réprima une envie de rire. L'oncle Philémon ne se doutait point de l'énormité qu'il venait de prononcer.

Cependant, l'affaire était entendue. Tante Elvira eut bien quelques difficultés, mais Berthe se montra si pressante, elle enjola tant et si bien sa tante, que celle-ci dut consentir à abandonner Paris au milieu du printemps.

Qui fut heureux de ce départ... Lafressange. Quelques jours encore, et il se retrouverait donc à *Lande Courte*, en présence de celle qu'il adorait et dont, au prix de toutes ses peines, il voulait obtenir le pardon.

Pour Berthe de Kermor, elle fuyait Paris avec bonheur. La grande ville l'obsédait. Elle voyait plusieurs fois par semaine Lafressange. La vue du jeune homme la faisait cruellement souffrir. L'aimait-elle donc encore ?... Cette question elle n'osait la discuter avec elle-même, mais elle se reprochait sans cesse de ne point parvenir à arracher de son cœur l'image de l'infidèle.

Dans toute cette circonstance, Philémon fut superbe. Compassé, digne, mystérieux, il semblait porter tout le poids d'un grand secret, qu'on ne lui arracherait qu'avec la vie...

Comme b